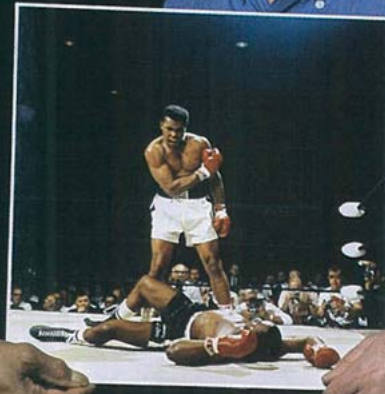


L'ÉQUIPE

Magazine



SPÉCIAL PHOTO

Il a photographié MUHAMMAD ALI et les plus grands.
NEIL LEIFER est l'invité de ce numéro largement consacré à l'image.

“IL FUT UN TEMPS OÙ PRENDRE
ALI EN PHOTO ÉTAIT SIMPLE”

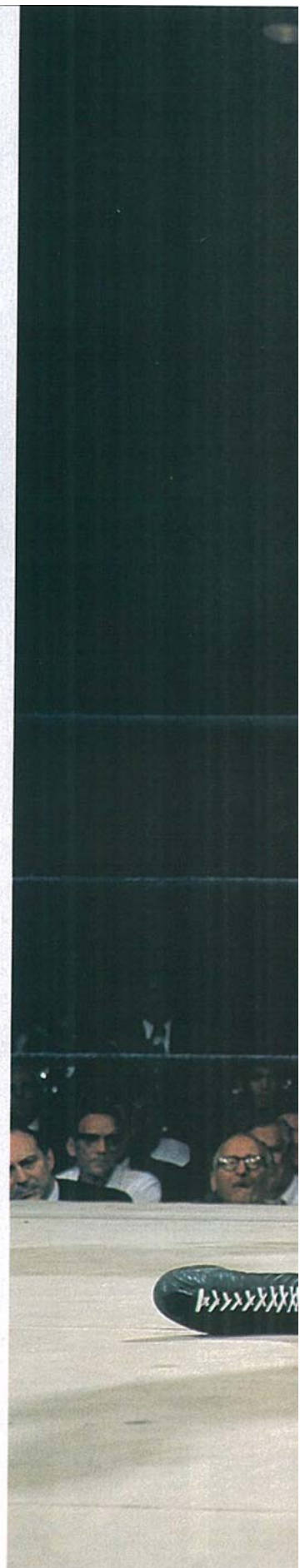


NEIL LEIFER

L'HOMME AUX 200 UNES POUR « SPORTS ILLUSTRATED » ET « TIME » RACONTE SA CARRIÈRE DE PHOTOGRAPHE DE SPORT. AUTEUR DE CLICHÉS DE LÉGENDE, IL A MIS EN BOÎTE LES PLUS GRANDS, PARMIS LESQUELS MUHAMMAD ALI.

Réalisé par Benoît Heimermann, à New York

25 mai 1965.
Muhammad Ali
met K.-O. Sonny
Liston. Placé
idéalement, Leifer
immortalise cet
instant.



NEIL LEIFER



Comiskey Park, l'antre de l'équipe de baseball de Chicago. Le jeune Neil Leifer est dans les tribunes, avec un objectif de 4 000 mm spécialement fabriqué pour le magazine « Life ».

Neil Leifer

64 ans. Né le 28 déc. 1942, à New York.

→ **1972-1978**
Photographe à *Sports Illustrated* (160 unes au total).

→ **1978-1990**
Photographe à *Time* (40 unes).

→ A collaboré avec différents magazines : *Saturday Evening Post*, *Look*, *Life*, *Newsweek*, etc.

→ A couvert 18 Jeux Olympiques (7 d'hiver et 8 d'été), 4 Coupes du monde de football, 10 Superbowls.

➔ **Quelle est votre définition de la photographie ?**
Je répondrai comme Red Smith (1) : « C'est un mensonge. » La photographie ne montre pas la réalité, elle montre l'idée que l'on s'en fait.

Comment avez-vous découvert la photographie ?
J'habitais dans le Lower East Side, à Manhattan. Un quartier pas terrible avec des problèmes de délinquance, de drogue, etc. Mais, à l'initiative de la municipalité de New York, il y avait aussi des clubs de bienfaisance où l'on pouvait boxer, danser, emprunter un instrument de musique ou un appareil photo. Le club de photo était tenu par une émigrée russe assez impressionnante, Nelly Peissachowitz. Je m'y suis inscrit, ce qui me permettait, le week-end, de me balader avec un petit boîtier bon marché autour du cou. Je prenais les gosses sur les playgrounds, au zoo, dans la rue. Et nous développions tout ça le mardi suivant. J'ai publié mes premières photos à la fin des années 50 dans le magazine de mon lycée. La photo est une question d'ego et je ne fais pas exception : j'étais heureux de voir mon nom écrit juste au dessous du cliché...

Le sport s'est imposé rapidement ?
J'ai d'abord été obsédé par les bateaux militaires. Avec mon premier appareil personnel (un Yashica-Mat qui valait, au mieux, 50 dollars), je ne loupais aucune entrée ou sortie du Brooklyn Navy Yard. L'*USS New Jersey*, qui a participé à la guerre du Pacifique, était mon bateau préféré. Par ailleurs, comme tout le monde, j'étais fana de sport. À l'inverse de mon père, qui était « Giants », j'étais

« Dodgers » (2). Le problème était d'obtenir des billets et, plus improbable encore, des accréditations. J'avais remarqué que les invalides de guerre avaient droit à des places de choix. L'idée m'est venue de me transformer en accompagnateur et de profiter de mon point de vue privilégié pour faire des photos...

Votre premier gros coup ?
Le 28 décembre 1958, le jour de mes 16 ans, au Yankee Stadium, à l'occasion d'un match de football, cette fois : Baltimore Colts vs New York Giants. Une rencontre au sommet, encore aujourd'hui considérée comme l'une des plus belles rencontres de l'histoire. Ponctué par un touchdown d'anthologie d'Alan Ameche, qui scella la victoire des Colts (23-17). J'étais à dix mètres de l'action, juste derrière les handicapés. Avec mon Yashica et ma courte focale, j'ai saisi toute l'action : non seulement l'essai, mais l'ambiance environnante, le public, etc. Avec leurs 135 ou 180 mm, mes voisins sont passés à côté de l'essentiel. Résultat : c'est ma photo (voir page 38) qui est passée dans *Sports Illustrated* (3) deux jours plus tard. ➔

“D'EMBLÉE, J'AI COMPRIS QUE C'EST LA BONNE PLACE QUI FAIT LA BONNE PHOTO”

NEIL LEIFER

Touchdown de la victoire pour Alan Ameche et les Colts contre les Giants, et première parution dans « Sports Illustrated » pour Leifer. Une photo prise le 28 décembre 1958, jour de ses 16 ans.

Comment apprend-on la photographie ?

Il faut beaucoup regarder avant de voir. Beaucoup admirer avant de faire. À mes débuts, j'étais un très grand lecteur de crédits photo. Mes héros s'appelaient Hy Peskin, le spécialiste de la boxe, Marvin Newman, présent sur tous les fronts, John Zimmerman, capable de se sortir de n'importe quelle situation, George Silk, plus artiste que la moyenne, Mark Kaufman, le spécialiste des portraits. Je traînais autour du studio de *Life*, sur la 54th. Je jouais les coursiers, j'allais chercher les cafés, je tenais un flash, je récupérais un bout de conversation. Par-dessus tout, je feuilletais beaucoup de magazines.

Sports Illustrated, bien sûr...

Entre autres. Ma photo d'Alan Ameche m'a servi d'introduction. J'avais à peine 17 ans lorsque j'ai rejoint leur staff comme assistant. Dès l'année suivante, j'étais à Pittsburgh pour les World Series. Avec les plus grands (Peskin, Newman, Zimmerman) et mon premier appareil sérieux

Le baseball... et de loin ! Tout simplement parce qu'il ne se passe souvent pas grand-chose, qu'il faut constamment être sur le qui-vive et que l'action déterminante est l'affaire d'une fraction de seconde. Le football, le soccer, le hockey, le basket offrent mille possibilités par match. D'autres sports sont visuels par essence : le Tour de France ou le Marathon de New York offrent des décors inespérés.

Et le sport que vous avez préféré photographier ?

La boxe. J'ai commencé très tôt, par les trois combats entre Floyd Patterson et Ingemar Johansson en 1959, 1960 et 1961. Pour le premier, j'étais installé au dernier balcon du Yankee Stadium : je distinguais à peine les boxeurs. Pour le deuxième, j'étais à 15 mètres, et au bord du ring pour le troisième. D'emblée, j'ai compris que la bonne place fait la bonne photo.

C'est aussi simple que cela ?

Si on parle de photo de sport, de photo d'action, oui. Pourquoi les magazines me payaient à l'époque ? Pour rendre compte des événements, pas pour raconter des histoires. C'était un impératif, un devoir. Que je trouve d'ailleurs très noble. Après ce travail accompli, mais après seulement, on peut toujours songer à vagabonder, à se distraire. En matière de photographie, j'ai toujours trouvé que les à-côtés ou les coulisses étaient des solutions de facilité. Ce sont, au mieux, les hors-d'œuvre ou le dessert, mais sûrement pas la pièce du chef ! Pour réussir une belle photo d'action – percutante, parlante –, il faut impérativement être au bon endroit.

Comme en 1965, à Lewiston, pour le deuxième combat entre Muhammad Ali et Sonny Liston (voir pages 34-35) ?

Exactement. À l'instant précis du K.-O. (après 1'42" de combat seulement !), je suis pile en face d'Ali, avec Liston étendu à ses pieds. Juste en face du lion terrassé par le chasseur ! Entre les jambes d'Ali, on aperçoit très distinctement Herbie Scharfman, mon collègue de *Sports Illustrated*. Il est démuné et ne peut rien faire : Ali lui tourne le dos ! Scharfman était pourtant un bon photographe, il avait réalisé des clichés sublimes de Rocky Marciano, mais, ce jour-là, il était hors du coup, mal placé, impuis-

sant. Je me suis retrouvé dans cette situation pour le premier Ali-Frazier en 1971. Au moment fatidique, lorsque Ali bascule en arrière sur le ring, c'est l'arbitre qui m'a gêné. Preuve qu'il ne faut jamais renoncer : l'image que j'ai faite est particulière, toute en mouvement, un peu floue. *Sports Illustrated* ne l'a pas prise, mais le directeur photo de *Paris Match* a dû trouver ça original puisqu'il l'a passée...

La place donc, la chance, mais encore ?

La fraîcheur. Ne jamais se reposer sur ses lauriers. Rester enthousiaste. Imaginer. George Silk (4) fut incontestablement l'un des plus grands de la profession. Il venait de Nouvelle-Zélande et avait couvert la guerre du Pacifique. C'était un avantage : il ignorait tout des sports américains ! De toute évidence, son œil « neuf » a participé de son talent. La connaissance favorise l'anticipation et avantage la réalisation, mais l'inverse est vrai également. ➔



(un Nikon, que j'avais acheté en empruntant 450 dollars à mon père). À l'époque, *Sports Illustrated* ne publiait qu'une seule photo couleur par numéro. Premier match des Series : elle était pour moi ! Deuxième match : j'ai eu droit à une noir et blanc. Les calculs étaient vite faits : 300 dollars + 150 dollars. En l'espace de quarante-huit heures, mon appareil était remboursé !

Quel est le sport le plus difficile à photographier ?

“IL FAUT BEAUCOUP REGARDER AVANT DE VOIR. BEAUCOUP ADMIRER AVANT DE FAIRE”



Dans les années 60-70, *Sports Illustrated* était le laboratoire idéal pour qui rêvait de faire du photojournalisme sportif...

Sans aucun doute. Mais c'est un Français qui nous a ouvert les yeux ! Ancien secrétaire du général de Gaulle à Londres en 1940, André Laguerre a dirigé le magazine de 1960 à 1974. L'œil neuf, c'était également lui. Il avait une autre manière de voir les choses. C'est lui qui m'a poussé, par exemple, à couvrir la Coupe du monde de football, une compétition que les Américains négligeaient bêtement. À Mexico, en 1970, j'ai découvert un sujet exceptionnel : Pelé.

Comment avez-vous vécu l'évolution de la technique ?

À *Sports Illustrated*, nous étions aux avant-postes et profitions des incroyables trouvailles de Marty Forscher et Al Schneider, deux bricoleurs d'exception. Au début des années 60, les batteries étaient lourdes, les flashes versatiles, les objectifs, surtout, très décevants. Il a fallu attendre bien des années avant que Nikon bouscule tout ça...

La vraie révolution est arrivée avec le numérique...

Et comme tous les anciens, j'ai un peu traîné les pieds ! Mais, voilà deux ans, lors d'un voyage en Europe où je devais couvrir Wimbledon, le British Open de golf et le Tour de France, j'ai été affolé par le nombre de pellicules que je devais emmener dans mes bagages. Du coup, j'ai tenté ma chance en numérique. Et ce fut une révélation ! En particulier au niveau des lumières, des ombres et des contrastes. Il faut l'admettre : le numérique offre beaucoup de possibilités dans ce domaine.

Il offre aussi la possibilité de contrôler instantanément la photo que l'on vient juste de prendre...

Pour moi, c'est sans importance. En studio, je ne dis pas. Mais pour l'action cela ne change rien. Reprenons le Ali-Liston de Lewiston. Ou j'ai le K.-O. ou je ne l'ai pas. J'ai beau contrôler dans la seconde, il est déjà trop tard...

On réfléchit beaucoup avant de réaliser une bonne photo de sport ?

Souvent la photo s'impose d'elle-même. Mais, parfois, certains éléments du décor vous suggèrent des angles particuliers. Lorsque je suis entré dans le stade de Minsk, pour un URSS - États-Unis d'athlétisme en 1973, je me suis tout de suite focalisé sur un portrait géant de Lénine. Et j'ai exploité son côté « Big Brother » pendant le concours de saut à la perche.

Êtes-vous fier de certaines de vos anticipations ?

J'aime bien les deux photos que j'ai faites de Frank Shorter, au départ et à l'arrivée du marathon des Jeux de Munich, en 1972. Même cadrage, même point de vue. Mieux, Frank est exactement au même endroit, dans le même couloir, au milieu du peloton la première fois, seul à l'arrivée ! Bien sûr, à deux heures d'intervalle, j'ai dû m'adapter à la lumière, mais pour moi, ces deux photos sont inséparables.

Peut-on dire que vous avez été un précurseur en matière de télécommandes, d'appareils accrochés aux cintres des salles, aux paniers de basket ?

C'est John Zimmerman qui a montré le chemin. Au début des années 70, il a fallu se creuser la tête. La télévision occupait définitivement le terrain. Avec son propre point de vue. Sa propre cadence. Il a fallu trouver autre chose. Surtout →

pour *Sports Illustrated* qui arrivait le mardi, bien après les quotidiens et les agences qui, dès le dimanche et le lundi, proposaient leur propre production. Pourquoi acheter le magazine si c'était pour revoir la même chose ? Les rédacteurs avaient déjà fait leur révolution : leurs textes étaient anglés, très écrits. C'était à nous de nous distinguer. D'où l'idée de situations inédites, de prises à contretemps, etc.

Petit à petit, avec les prises de vue montées et organisées à l'avance, la photo de sport s'est « magazinée »...

Une certaine catégorie de photo de sport. Lorsque je suis passé à *Time*, en 1978, par exemple, j'ai totalement versé dans ce camp. J'ai fait poser Carl Lewis avec ses quatre médailles d'or avant même qu'il les ait gagnées ! Et c'est pour *Time* encore que j'ai effectué un tour du monde avec l'idée de faire poser les favoris des Jeux de Los Angeles 1984 dans leur décor naturel : les coureurs kenyans devant des girafes (voir photo page 44), le gymnaste japonais devant le Fuji-Yama, etc. Depuis, l'idée a été reprise jusqu'à devenir ordinaire.

Parlant des Jeux, vous avez, à Mexico, réussi le fameux podium avec les poings gantés de noir de John Carlos et Tommie Smith, mais vous avez raté le saut en longueur

de Bob Beamon...

Ce sont deux situations différentes. Je pouvais anticiper la première : six mois plus tôt, j'avais fait une « cover » pour *Newsweek* sur le malaise des étudiants noirs de Los Angeles. Je pressentais donc qu'il allait se passer quelque chose et me suis concentré là-dessus dès le début des Jeux. Pour Beamon, c'était tout simplement impossible. Seul Tony Dufy, désigné par le « pool », couvrait le concours de la longueur. Au même moment, mon téléobjectif cadrait les starting-blocks de Lee Evans au départ du 400 m !

Comment voyez-vous l'évolution du sport ?

L'argent a tout envahi. Tout est affaire de passe-droits et d'exclusivités. J'en parle d'autant plus volontiers que, dans ce domaine, je suis un privilégié. Je suis toujours servi en premier ou presque. Il n'empêche, c'est un casse-tête à n'en plus finir pour les autres. Il fut un temps où prendre Ali en photo était simple : on attendait à la porte de la salle, on lui posait la question et l'affaire était jouée. Imaginez le même exercice avec Tiger Woods !

Comment avez-vous connu Ali, votre modèle privilégié ?

J'ai commencé en 1963 par un combat anodin contre Doug Jones. Mais je ne me suis vraiment lié à lui qu'à l'oc- ➔

casation de la présentation du second Ali-Liston. Je l'ai fait poser. Un jeu d'enfant, un rêve de photographe ! Jamais pourtant je n'aurais imaginé que je le photographierais encore quarante ans plus tard et que je couvrirais 35 de ses combats !

Était-il naturellement de connivence ?

Avec certains photographes sûrement, avec moi, c'est certain. Mais d'une façon générale, il aimait l'objectif et l'objectif l'aimait. J'ai couvert sa finale olympique aux Jeux de Rome, en 1960, mais ce n'est que le jour où je me suis retrouvé en face de lui que j'ai compris qu'il n'était pas comme les autres. Dès la première séance, il s'est imposé. Le menton en avant, il s'est approché et m'a dit : « J'étais ce matin avec Avedon. Lui ne met pas de lumière derrière. Hier, j'étais avec Karsh, il ne met pas de lumière sur le côté. Tu es sûr de ce que tu fais ? » Il voulait voir chaque Polaroid, faisait un peu la moue, juste avant d'ajouter : « De toute façon, avec moi, ce n'est pas possible de rater une photo, je suis trop beau... » Et

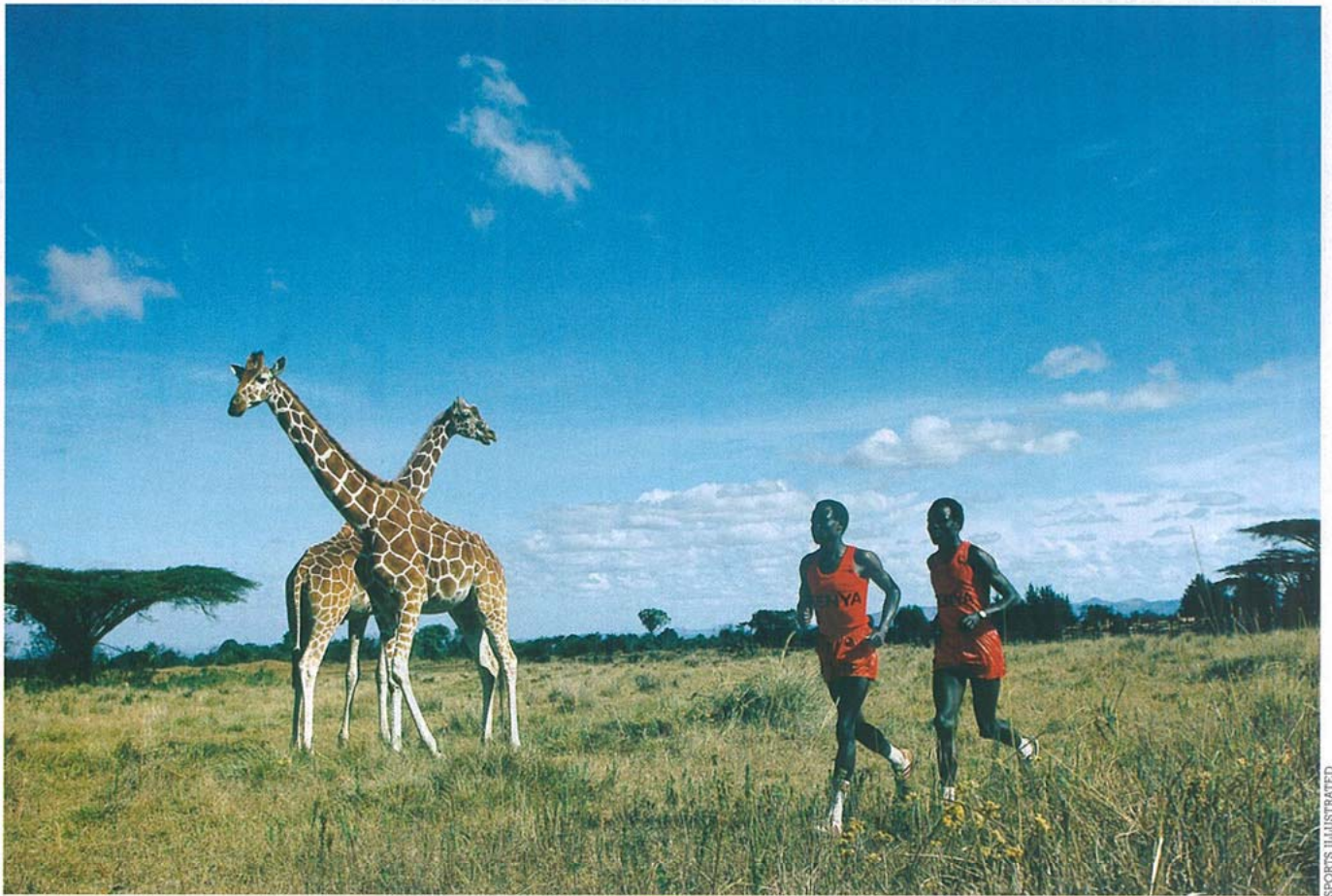
le pire, c'est qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Qu'est-ce qui le caractérisait le plus ?

Sa disponibilité. Je suis chez lui. Son premier fils avait 4 ou 5 mois tout au plus. Je lui suggère de mettre une couche au gamin. Dès les premières secondes, je me rends compte qu'il n'a jamais fait ça de sa vie, mais il ne rechigne pas et fait de son mieux. Cinq minutes plus tard, je le rassure : je suis certain d'avoir ce qu'il faut. Et lui d'appeler immédiatement sa femme : « Belinda, tu peux venir finir le boulot ! » À part Marilyn Monroe, je ne vois pas qui ➔

“NE JAMAIS SE REPOSER SUR SES LAURIERS. RESTER ENTHOUSIASTE. IMAGINER”

NEIL LEIFER



SPORTS ILLUSTRATED

Portrait des coureurs kényans Paul Kipkoech et Charles Cheruiyot réalisé dans leur pays en mars 1984 en prévision des Jeux de Los Angeles.

prenait le mieux la lumière que lui...

Êtes-vous devenus amis ?

Amis, je ne sais pas, mais complices sûrement. Ma plus grosse émotion sportive reste le troisième Frazier-Ali, à Manille, aux Philippines. Deux ou trois jours avant le combat, nous nous retrouvons à la table de Ferdinand Marcos (5). Je suis assis entre eux ! Et, par-dessus mon assiette, j'entends ces deux rois parler de leur ascension, de leur intronisation, de leurs succès. Deux gars venus de nulle part... Et moi, au milieu, qui pense : eh bien, toi aussi, à ton petit niveau, tu viens de loin...

Si vous aviez un conseil à donner ?

Aujourd'hui, il y a plus d'écoles de photographie que de magazines pour publier les clichés de leurs futurs diplômés, et pourtant, je suis incapable de décourager qui que ce soit. Nous sommes quelques-uns à avoir marqué notre métier. Mais il y en aura forcément d'autres... C'est une évidence.

Regardez, inventez, battez-vous : que voulez-vous que je dise aux jeunes qui arrivent ?

Vous croyez toujours à l'avenir de la photo ?

Entre l'écrit et la télévision, elle devra jouer des coudes. Mais les possibilités demeurent. Moi-même, j'ai un peu levé le pied : désormais, je passe l'essentiel de mon temps à faire du cinéma (6). De la fiction qui plus est !

Éprouvez-vous le moindre regret ?

J'ai eu énormément de chance. J'étais partout où il fallait être ces quarante dernières années. Dans le monde du sport, bien sûr. Mais aussi ailleurs. J'ai travaillé avec divers présidents des États-Unis, avec le pape, avec Fidel Castro. J'ai fait des photos militaires, des essais animaliers. J'ai accompagné Paul Newman ou Sean Connery sur des tournages. Comme une boutade, je fais simplement remarquer que je n'ai jamais été recruté pour le « Spécial maillots de bain » de *Sports Illustrated*. Mais, au fond, est-ce vraiment une boutade ? (*Il se marre.*) ■

RÉALISÉ PAR BENOÎT HEIMERMANN

POUR AMATEURS FORTUNÉS



Coincidence des calendriers : en même temps que *L'Équipe Magazine* célèbre Neil Leifer, Taschen publie son quatorzième livre. L'édition trilingue (anglais-français-allemand) d'un impressionnant ouvrage de l'intéressé consacré au baseball des années 60 et 70. 302 pages grand format (39,6 x 33 cm) rassemblant 300 photographies en édition collector signée et numérotée par Leifer lui-même, limitée à 1 000 exemplaires (350 €, à commander à l'adresse l.mollgaard@taschen.com).

(1) Célèbre chroniqueur sportif américain (1905-1982), employé par le *New York Times* et le *New York Herald Tribune*.

(2) Les Dodgers et les Giants étaient, avec les Yankees, les trois grands clubs de baseball de New York dans les années 50.

(3) L'hebdomadaire sportif de référence aux États-Unis.

(4) 1916-2004 : collaborateur privilégié de Life. Grâce à un appareil à fente de son invention, il obtenait des clichés proches des photos-finish.

(5) Président-despote des Philippines, de décembre 1965 à février 1986. Mort en 1989 aux États-Unis.

(6) Neil Leifer a mis en scène deux longs métrages (*Yesterday's Heroes* et *Trading Hearts*) et une demi-douzaine de courts métrages.